



U d'of OTTAWA



39003002245818



CE-FN.

Handwritten signature

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis



0

17

Sonnets intimes

et

Poèmes inédits

(1862-1908)

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
FRANÇOIS COPPÉE

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

Volumes in-12 couronne, imprimés en caractères antiques
sur papier teinté.

POÉSIES — (1864-1869). — <i>Le Reliquaire</i> . — <i>Intimités</i> . — <i>Poèmes modernes</i> . — <i>La Grève des Forgerons</i> . — 1 vol. avec portrait de l'auteur par RAJON.	5 fr.
POÉSIES — (1869-1874). — <i>Les Humbles</i> . — <i>Écrit pendant le Siège</i> . — <i>Plus de sang!</i> — <i>Promenades et Intérieurs</i> . — <i>Le Cahier rouge</i> . — 1 vol.	5 fr.
POÉSIES — (1874-1878). — <i>Olivier</i> . — <i>Les Récits et les Élégies</i> — 1 vol.	5 fr.
POÉSIES — (1878-1886). — <i>Contes en vers et Poésies diverses</i> . — 1 vol.	5 fr.
POÉSIES — (1886-1890). — <i>Arrière-Saison</i> . — <i>Les Paroles sincères</i> . — 1 vol.	5 fr.
POÉSIES — (1890-1905). — <i>Dans la Prière et dans la Lutte</i> — <i>De Pièces et de Morceaux</i> . — <i>Des Vers français</i> . — 1 vol.	5 fr.
THÉÂTRE — (1869-1872). — <i>Le Passant</i> . — <i>Deux Douleurs</i> . — <i>Fais ce que dois</i> . — <i>L'Abandonnée</i> . — <i>Les Bijoux de la Délivrance</i> . — 1 vol.	5 fr.
THÉÂTRE — (1872-1878). — <i>Le Rendez-vous</i> . — <i>Le Lulbier de Crémone</i> . — <i>La Guerre de Cent ans</i> . 1 v.	5 fr.
THÉÂTRE — (1878-1881). — <i>Le Trésor</i> . — <i>La Bataille d'Hernani</i> . — <i>La Maison de Molière</i> . — <i>Madame de Maintenon</i> . — 1 vol.	5 fr.
THÉÂTRE — (1881-1885). — <i>Severo Torelli</i> . — <i>Les Jacobites</i> . — 1 vol.	5 fr.
THÉÂTRE (1885-1895). — <i>Le Pater</i> . — <i>Pour la Couronne</i> . — <i>L'Homme et la Fortune</i> (1875). 1 vol.	5 fr.
PROSE. — Tome I ^{er} . — <i>Une Idylle pendant le Siège</i> . — <i>Contes en prose</i> . — 1 vol.	5 fr.
PROSE. — Tome II. — <i>Vingt Contes nouveaux</i> . 1 vol.	5 fr.
PROSE. — Tome III. — <i>Contes rapides</i> . — <i>Henriette</i> . — 1 vol.	5 fr.
PROSE. — Tome IV. — <i>Toute une Jeunesse</i> . — 1 vol.	5 fr.
PROSE. — Tome V. — <i>Longues et Brèves</i> . — 1 vol.	5 fr.
PROSE. — Tome VI. — <i>La Bonne Souffrance</i> . — <i>Contes pour les Jours de Fête</i> . — 1 vol.	5 fr.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Sonnets intimes
et
Poèmes inédits

(1862-1908)



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

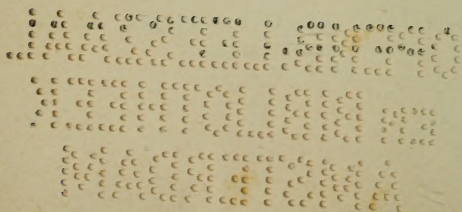
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

AGGESCHREYEN

W. A. ...

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2211
, C3S6
1911



Les différentes poésies qui composent ce volume avaient été conservées dans les papiers de François Coppée, — notamment la pièce liminaire qui date de l'adolescence du poète et dont il avait pris la peine de faire, de sa magnifique écriture, deux copies manuscrites. — Ces poésies ont été recueillies et classées avec un soin pieux par son petit-neveu et légataire littéraire, M. Jean Monval, qui les publie aujourd'hui.

Paris, mars 1911.

PREMIÈRE PARTIE

I



La Ruine*

EN Grèce, j'ai trouvé, parmi les noirs érables
Et les lauriers profonds, dans un bois consacré,
Caché par les buissons les plus impénétrables,
Un vieux temple de Pan, en ruine, ignoré.

* Cette pièce de vers est antérieure à celles publiées dans le *Reliquaire*. — François Coppée ne s'est pas encore dégagé de l'influence de Leconte de Lisle; disciple fervent du maître, il a voulu comme lui faire un « poème antique ». — J. M.

Pas un sentier ne mène à ces choses tombées,
Et quand vous allez là, par un instinct poussé,
Les branches devant vous par votre main courbées
Referment le chemin où vous êtes passé.

Sur les blancs chapiteaux et les feuilles d'acanthé
Son fronton se dressait jadis dans les azurs ;
Et sur ses bas-reliefs la lascive bacchante
D'un satyre aviné guidait les pas moins sûrs.

Plus loin, se déroulaient les longues promenades
Des fiers chevaux cabrés qui froncent les naseaux ;
Et sur son piédestal, au fond des colonnades,
Pan se tenait, avec ses merveilleux roseaux.

Pour porter à ses dents les flûtes inégales
Dont il aime à grouper les agrestes accords,
Le dieu ployait, avec le geste des cigales,
Ses coudes anguleux serrés contre son corps ;

Et ses jambes, aux pieds fourchus des boucs pareilles,
S'enlaçaient d'une humaine et bizarre façon.
Il écoutait, rieur et dressant les oreilles,
Les oiseaux d'alentour répéter sa leçon.

Il était là, toujours ses flûtes à ses lèvres;
Et les bergers, laissant dans les rochers voisins
Bondir en liberté leurs béliers et leurs chèvres,
Déposaient devant lui des fleurs et des raisins.

Qu'est devenue, hélas! sa superbe attitude?
Le temps a fait son œuvre, encor moins que l'oubli.
Plus rien! Destruction, silence, solitude,
Écroulement d'un dieu passé, règne accompli!

D'inégales hauteurs les colonnes brisées
S'élèvent çà et là; l'herbe partout a crû;
Les tronçons sur le sol verdissés par les rosées
Gisent : on cherche en vain le profil apparu.

Jamais d'hôte ; jamais une vierge qui cueille
Un sarment vert ; jamais le rire d'un enfant.
Jamais de bruit, sinon la chute d'une feuille
Ou le taillis froissé par la course d'un faon.

Le jour qu'il m'apparut, pourtant de ce ravage
L'antique monument encor s'ennoblissait,
Paraissant accepter comme un linceul sauvage
La végétation qui l'ensevelissait.

Il s'était couronné d'une herbe échevelée,
Et de pampres grimpeurs chaque fût s'entourait.
Déjà la colonnade était presque une allée,
Et la ruine allait rejoindre la forêt.

Il doit périr ainsi. La nature féconde,
Sa mère, veut cacher les restes superflus
De ce culte donné jadis par elle au monde,
Et qu'il abandonna, ne le comprenant plus.

Pieuse, et protégeant le repos des vieux marbres,
Elle prodigue l'herbe et les épais fourrés,
Et, pour ce saint devoir, elle ordonne à ses arbres
D'incliner leurs rameaux sur ces débris sacrés.

Pour les poètes seuls, gardiens de son grand culte,
Elle a voulu, jalouse, ainsi les conserver.
Ta curiosité lui serait une insulte,
Profane voyageur qui ne sais plus rêver.

Elle est fière; elle voile à tes regards indignes,
Homme de notre temps, ces antiques débris,
Et sous ses frondaisons, ses lianes, ses vignes,
Elle veut les soustraire à tes hautains mépris.

Car tu la méconnais; car tu n'as plus d'hommage
Pour l'éternel travail de son sein généreux.
Tu hais même tes dieux créés à ton image,
Et tu vas, satisfait d'un scepticisme creux.

De la divinité tu veux d'autres exemples
Que tout cet univers splendide que tu vois.
Il ne te suffit plus pour ériger des temples
D'un son lointain de flûte entendu dans les bois.

Quand les flots retombant avec leur bruit d'enclume
Entraînent tes vaisseaux vers les écueils amers,
Tu ne vois plus passer, le poitrail dans l'écume,
Les chevaux emportant le char du dieu des mers ;

Et, quand sur tes cités tremblantes les orages
Roulent leurs grondements profonds et leurs feux clairs,
Tu ne vois plus paraître, au milieu des nuages,
La monstrueuse main qui brandit les éclairs.

Mais, las de ton orgueil qui ne peut se résoudre
A croire aux dieux buvant dans les olympes bleus,
Les poètes, épris des flots et de la foudre,
S'envolent, par le rêve, aux siècles fabuleux.

Et toujours ils s'en vont, Grèce, vers tes ruines!
Derniers fervents de l'art, ils viennent y prier.
Vieille patrie! Il faut ton air à leurs poitrines,
Ton air plein d'un parfum de myrte et de laurier,

Ton air pur et vibrant où sous un souffle tremblent
Les arbres élancés de tes bois toujours verts,
De tes bois pleins d'échos si sonores qu'ils semblent
Créés pour retentir au rythme des beaux vers.



Le Passant^{*}

Sous le bandeau trop lourd pour son front de seize ans,
Assise sur un trône aux longs rideaux pesants
Où l'orgueil brodé d'or des blasons s'écartèle,
Couverte de lampas et d'antique dentelle,
Blanche aux longs cheveux noirs, ayant dans ses yeux noirs
L'éclat resplendissant de l'étoile des soirs,

* Cette pièce, écrite sur papier à en-tête du ministère de la guerre, n'est-elle pas comme une première et pâle aquarelle du *Passant*, ou comme le prélude de la première pièce des *Intimités*? — J. M.

Et triste doucement, se tient la jeune reine
Par la naissance et par la beauté souveraine.
La fenêtre est ouverte, et, splendide décor,
Elle voit des forêts où résonne le cor,
Des donjons sur des rocs plus hauts que les orages,
Des vals et des coteaux aux riches pâturages,
Tout un royaume libre et fort par le travail.
Dans le cadre borné que forme le vitrail
Et qu'entoure un frisson de fraîches giroflées,
Elle voit des vaisseaux aux voilures gonflées
Qui remontent le fleuve et de lourds galions
Dont le ventre bombé crève de millions.
Elle n'y pense pas, elle rêve, elle écoute
Le zéphyr... Elle voit défiler sur la route
Les bataillons touffus de ses pertuisaniers
Chamarrés d'or de pied en cap par ses deniers.
Elle rêve, et sa tête adorable s'incline.
Et là-bas, descendant de la verte colline,
Précédé par un bruit de lointaines chansons,
Pensif et s'arrêtant pour cueillir aux buissons
Des lianes dont il adorne sa guitare,
Un pâle et maigre enfant à l'allure bizarre

S'approche et voit la reine assise en son château.
Celle-ci l'aperçoit qui descend du coteau.
Étonnée, elle tend son svelte cou de cygne
Et de sa main exquise elle lui fait un signe.
Il monte, tout tremblant déjà d'un vague émoi,
Et la reine lui dit : — Chante et divertis-moi.
Et le petit chanteur, tout fier au fond de l'âme,
Prélude; mais soudain, en voyant cette femme
Si belle lui sourire et le considérer,
Il jette au loin son luth et se met à pleurer.



A Madame la Princesse Mathilde *

Sous le ciel de Florence, alors qu'on pouvait voir
Aux bleus décamérons les étoiles sourire,
Et devant quelque Reine aimable de la lyre,
Vêtus du long camail, les Poètes s'asseoir ;

Souvent, au fond du parc mystérieux et noir
Où le prélude exquis du rossignol expire,
Un chant de voix qui tremble et de luth qui soupire
Passait et s'éteignait, triste et pur, dans le soir.

* La Princesse venait de faire représenter le *Passant*, rue de Courcelles.

Et la Dame, oubliant ses compagnons célèbres,
Rêvait et vers le son mourant dans les ténèbres
Quelquefois soupirait comme vers un absent.

Merci, car vous de même, en une de ces fêtes,
Princesse, où vous charmiez artistes et poètes,
Vous avez écouté la chanson du Passant.

1869.



A Madame la Baronne de Poilly

pour son exemplaire manuscrit du « Passant »

AUX pages des missels, les maîtres en images
Enluminaient jadis et doraient leurs dessins
Sur la Benoîte Vierge ou sur Messieurs les Saints
Ou sur l'Enfant Jésus adoré des Rois Mages.

Là, fleurs de tous les tons, oiseaux de tous plumages
Encadraient follement de bouquets et d'essaims
Les seigneurs à genoux sur de riches coussins
Et les dames avec leurs robes à ramages.

Mon « Passant » ne craint plus de périr tout entier ;
Car, dévote au poète, ainsi qu'un vieux psautier
Vous avez fait, Madame, orner son petit livre.

Et, dans plus d'un esprit de douce et tendre humeur,
Ce vélin précieux plus tard fera revivre
La charmante baronne et le pauvre rimeur.



Aux Italiens, à Victor-Emmanuel*

SIRE, n'écoutez plus la froide politique :
Ce qu'elle vous a dit, il vous faut l'oublier.
Ne faites pas mentir l'opinion publique
 Qui vous a sacré chevalier.

* A vingt ans François Coppée était « épris de Garibaldi », comme tous les jeunes gens de sa génération ; il plaide donc pour son héros, en vers que nous ne publions pas pour leur facture (simple exercice de rhétorique), mais pour leur juvénile enthousiasme. C'est déjà le « généreux » Coppée, qui s'enflammera toujours pour un noble sentiment ou pour une grande cause. — J. M.

Le peuple vous a pris pour son indépendance
Comme un médiateur, un accord, un lien.
Ne lavez pas l'affront fait à votre puissance
Avec du sang italien.

Sire, la liberté n'a plus besoin d'hostie
Et repousse loin d'elle un sacrifice affreux.
Sire, réfléchissez. Amnistie ! Amnistie
Pour un soldat trop généreux.

Non. L'humanité, sire, a rejeté ses haines ;
Elle abhorre aujourd'hui le sanglant couperet
Et voit avec horreur le fossé de Vincennes
Comme l'échafaud de Capet.

Je sais du vieux Brutus l'énergie inhumaine.
Par son ordre son fils périt exécuté.
Italiens, prenez de la race romaine
La force, non la cruauté.

Rome, c'était pour lui la moderne Carthage :
Allez-vous maintenant, ingrate nation,
Déchirer les lauriers et flétrir le courage
De ce moderne Scipion,

De cet homme, ou plutôt ce héros dont le crime
Est de s'être pour vous trop vite dévoué,
Et, s'il eût obtenu le succès légitime,
Que l'on n'eût pas désavoué,

Qui, voyant l'Italie à peine à moitié libre,
Ne put poser l'épée et détendre son arc,
Qui voulait vous donner et la louve du Tibre
Et le vieux lion de Saint-Marc,

Qui dès longtemps contraint de refouler sa sève,
D'un cœur trop valeureux écoutant le conseil
Et sentant au fourreau tressaillir son bon glaive,
Le fit reluire au soleil?

Comment! Vous lui feriez cette sanglante injure?
Quoi! Vous accompliriez la grande iniquité?
Qu'on lui pardonne! Au nom du ciel, je vous adjure,
Au saint nom de la liberté!

Oui, défendez sa vie avec sa renommée;
Allez dire à ce roi que vous avez choisi :
« Qu'il soit libre demain, lui comme son armée,
Du moins ce qu'on en a saisi.

« Vous, sire, n'ayez pas la mémoire des princes.
Ceux qu'on parle aujourd'hui déjà de condamner,
Lorsqu'ils eurent conquis Naples et ses provinces,
Ne surent que vous les donner.

« Qu'il soit libre! Et surtout point de justice vaine,
Point d'exil; car demain l'Histoire jugera.
Et nous ne voulons pas, sire, que Sainte-Hélène
Fasse pendant à Caprera. »

5 août 1862.



A deux Iles*

Il est deux îles dont un monde
Sépare les deux Océans,
Et qui de loin dominant l'onde
Comme deux têtes de géants.

VICTOR HUGO.

O siècle! ceux qui sont trop grands, tu les exiles!
Et tes deux meilleurs fils échoués dans deux îles
Y vivent, sans se plaindre et sans un mot amer,
Seuls avec leur passé, leur génie et la mer.

* François Coppée, « garibaldien », était aussi « hugolâtre ». Se rappelant la fameuse comparaison faite par Victor Hugo en 1826 entre les *Deux Iles*, la Corse et Sainte-Hélène, il voulut, lui aussi, faire une antithèse, et il adressait au solitaire de Guernesey ces vers enthousiastes.

J. M.

L'Histoire, un jour, voyant se dresser leurs deux ombres,
L'une sur les flots bleus, l'autre sur les flots sombres,
Et songeant à ce qu'ils ont fait pour l'univers,
L'un avec son épée et l'autre avec ses vers,
A pu te demander, émue et stupéfaite :
« Où donc est ton soldat ? Où donc est ton poète ? »
Et ce jour-là, l'œil terne et le front obscurci,
Tu n'as pu que répondre : « Ils ne sont pas ici ! »
Du moins ceux de qui l'âme épouse les grands rêves
Souvent laissent aller leurs vœux vers ces deux grèves
Où le soldat sublime et l'immense penseur
Regardent, les yeux pleins d'une triste douceur,
Sur la mer ondoyante ainsi qu'un champ de seigles,
S'éloigner les vaisseaux et s'envoler les aigles ;
Et, bien qu'ayant le cœur, hélas ! voilé de deuil,
Tous, nous sentons alors un confiant orgueil
De songer que ce temps a vu de grandes choses
Et peut encore, au fond des nuages moroses
D'un lointain ténébreux, mais qui s'éclairera,
Voir Guernesey tendant la main à Caprera.

Juillet 1867.



Hymne à la Paix*

LA paix sereine et radieuse
Fait resplendir l'or des moissons;
La nature est blonde et joyeuse,
Le ciel est plein de grands frissons.
Hosanna dans la fange noire
Et dans le pré blanc de troupeaux;

* Cet hymne fut écrit en 1867 par François Coppée à l'occasion d'un concours de poésie sur la paix, ouvert par le comité de l'Exposition universelle. Le prix fut décerné *ex æquo* à François Coppée et à Gustave Choudens. — J. M.

Salut, ô reine! ô mère! ô gloire
Du fort travail, du doux repos!
Viens, nous t'offrons l'encens des meules;
Reste avec nous dans l'avenir;
Les bras tremblants de nos aïeules
Sont tous levés pour te bénir.
Le front tourné vers ton aurore,
Heureuse paix, nous t'implorons;
Et nous rythmons l'hymne sonore
Sur les marteaux des forgerons.
Reste toujours, reste où nous sommes!
Et tes bienfaits seront bénis
Par la nature et par les hommes,
Par les cités et par les nids.
Tous les labeurs sauront te dire
Leurs grands efforts jamais troublés :
Le saint poète avec la lyre,
Le vent du soir avec les blés.
Ainsi qu'un aigle ivre d'espace
Monte toujours vers le soleil,
Le monde entier qui te rend grâce
Accourt joyeux à ton réveil;

Car le laurier croît sur les tombes,
Et ces temps-là sont les meilleurs
Où dans l'azur plein de colombes
Monte le chant des travailleurs.



Le Siègè de Paris

I

*APPROVISIONNEMENTS **

LES troupeaux poussiéreux et gris
Qui promettent maigre ripaille
Ruminent, couchés sur la paille,
Dans tous les jardins de Paris.

* Cette pièce et les deux suivantes datent du siège de Paris. — J. M.

Mais le passant mélancolique
Ne trouve dans tout ce bétail
Ni d'ensemble ni de détail
Empreint d'un charme bucolique;

Ces grands bœufs aux gens peu frugaux
Font rêver des repas d'Homère,
Et cet agneau tétant sa mère
N'est qu'un avenir de gigots.

Ils ont faim et froid, ils sont mornes.
L'un contre l'autre acoquinés,
Ils ont des airs de condamnés
Et baissent tristement leurs cornes.

Le pourceau dormant au soleil
Frémit au contact d'une mouche
Dont l'ardent aiguillon le touche
Et le fait geindre en son sommeil.

Et dans leurs clôtures de planches
Ils semblent, pauvres animaux,
Savoir qu'au bout de tous ces maux
Ils seront mangés par éclanches.

— Mais n'ayons pas naïvement
De pitié pour cette hécatombe ;
Car j'entends, dans le soir qui tombe,
Les durs clairons d'un régiment,

Et, songeant au temps où nous sommes,
Sombre, j'ai murmuré bien bas :
« O troupeaux, ne vous plaignez pas
De la férocité des hommes ! »

II

VOITURES D'AMBULANCE

L'ÉTÉ, sous la claire nuit bleue,
Galopant le long des moissons,
Les omnibus de la banlieue
Rentraient, le soir, pleins de chansons.

Les grisettes sur ces voitures
Grimpaient avec les calicots.
On avait mangé des fritures
Et cueilli des coquelicots.

Les moustaches frôlaient les joues,
Car dans l'ombre on peut tout oser,
Le bruit des grelots et des roues
Étouffant le bruit d'un baiser.

Et l'on revenait, sous les branches,
De Boulogne ou de Charenton,
Les bras noirs sur les tailles blanches,
Tout en jouant du mirliton.

— Or j'ai revu ces voiturées,
Mais non plus telles que jadis,
Par les amusantes soirées
Des dimanches et des lundis.

Le drapeau blanc de l'ambulance
Pendait, morne, auprès du cocher.
C'est au petit pas, en silence,
Que leurs chevaux devaient marcher.

Elles glissaient comme des ombres,
Et les passants, d'horreur saisis,
Voyaient par les portières sombres
Passer des canons de fusils.

Ceux de la bataille dernière
Revenaient là, tristes et lents,
Et l'on souffrait à chaque ornière
Qui secouait leurs fronts ballants.

Ils ont fait à peine deux lieues,
Ces ironiques omnibus
Pleins de blessés aux vestes bleues
Qu'ensanglanta l'éclat d'obus.

Ce convoi de coucous qui passe
Semble nous faire réfléchir
A l'étroitesse de l'espace
Qui nous reste encor pour mourir;

Et, malgré mes pleurs de souffrance,
J'ai pu lire sur leurs panneaux
Les noms des frontières de France :
Courbevoie, Asnières, Puteaux.

III

EN FACTION

L'OEIL ouvert sur l'horizon,
On m'a mis en sentinelle.
— Comme l'arrière-saison
Est morose et solennelle!

Un long convoi de blessés,
Funèbre, franchit nos portes.
— Combien sous ces vents glacés
S'envolent de feuilles mortes?

On a vaincu cependant,
Mais nos pertes sont trop sûres.
— Pourquoi ce soir l'occident
Saigne-t-il par vingt blessures?

Dans tes vieux murs, ô Paris,
Nous tiendrons, forts et fidèles,
— Qu'il fait mal, dans ce ciel gris,
Le départ des hirondelles!

IV

TÂBLEAU DE BIVOUAC

FURIEUX de la double étape,
Les soldats n'ont pas le cœur gai ;
On a donné plus d'une tape
Au petit tambour fatigué.

Mais, quand il a taillé la soupe,
Coupé le bois et fait du feu,
On laisse enfin l'enfant de troupe
Se coucher et dormir un peu.

Les vétérans sont là, farouches,
A ce bivouac qu'on voit briller;
Et d'un sac rempli de cartouches
L'enfant s'est fait un oreiller.

Le sac est si gonflé qu'il crève,
La poudre à terre se répand;
Mais l'orphelin sommeille et rêve
A trois pas du foyer flambant.

Rien qu'une étincelle, une seule!
Tout est dit... Cela fait frémir!
Comme une vigilante aïeule,
La mort le regarde dormir.

— Mais non! Lorsque par les espaces
L'hirondelle fuyant l'hiver
Repose un peu ses ailes lasses
Sur l'onde en courroux de la mer,

La lame énorme, dont la chute
Pourrait écraser un vaisseau,
Offre un repos d'une minute
A la fatigue de l'oiseau...

.



Le Pêcheur

LES pieds dans l'eau, bien plus persévérant qu'habile,
Portant, pendue au col, sa boîte aux asticots,
Sous l'arche du vieux pont sombre et pleine d'échos,
Le pêcheur s'est tenu, tout le jour, immobile.

Il ne voit ni le soir qui tombe, ni la ville
Qui s'endort dans des bruits vagues et musicaux,
Ni, sur les quais, à des intervalles égaux,
Le gaz qui fait éclore une étoile débile.

Puis, quand il ne peut plus observer les plongeurs
De son liège, content de trois maigres goujons,
A rentrer au logis enfin il se résigne.

O poètes, troublés d'un éternel émoi,
N'avez-vous pas souvent envié comme moi
Le paisible bonheur d'un pêcheur à la ligne?



Les Perroquets du Jardin des Plantes

CENTENAIRES, la chaîne à la patte, en plumages
Somptueux, ils sont là, du matin jusqu'au soir,
Et piétinent, d'un air important, leur perchoir,
En rabâchant tout bas leurs étranges ramages.

Ce ne sont pas ceux-là qui pourraient laisser choir,
Au profit d'un renard intrigant, leurs fromages.
Ils ont l'aspect sagace et profond des vieux Mages
Ou des sultans qui vont accorder le mouchoir.

Ils méditent, dressant leur huppe jaune ou rouge.
Sous son gros bec de fer leur langue noire bouge,
Marmottant des propos grivois et des jurons

Qui se mêlent aux cris des canards et des dindes,
Tandis que le passant cherche dans leurs yeux ronds
Un reflet des forêts monstrueuses des Indes.



Sous les Toits

Sous les toits, avec deux pots de fleurs pour jardin,
Le poète crotté vit pourtant à son aise.
L'élève de Jean-Jacque a trouvé sa Thérèse
Qui lui tient un petit ménage à la Chardin.

Quand il revient, ayant couru dès le matin,
Sans trouver un libraire à qui son livre plaise,
Et qu'on lui tend ce frais baiser qui sent la fraise,
L'homme sensible pleure et pardonne au destin.

Ce soir, à Diderot, il parle, chez Procope,
De son futur ouvrage et le lui développe
Impitoyablement comme un auteur fieffé.

Et, sur un plan nouveau que l'autre lui suggère,
Il pourra, cette nuit, veiller, grâce au café
Que d'avance lui moud sa bonne ménagère.



Premières Larmes

PALE sous la céruse et les cheveux trop noirs,
L'illustre premier-rôle encor jeune aux chandelles,
L'homme à femmes, malgré son âge adoré d'elles,
Obtient, comme au beau temps, des effets de mouchoirs.

Et, depuis des milliers et des milliers de soirs,
Froid comme un glaive et sûr de tant de cœurs fidèles,
Il prodigue, Antony de centaines d'Adèles,
Ses sanglots simulés et ses faux désespoirs.

Pourtant la sciatique est à la fin venue.
Horreur! Elle le cloue aux pieds de l'ingénue
Qui, pour qu'il se relève, aide le vieux barbon.

Alors l'acteur, gâté par quarante ans d'éloge,
Court se cacher et fondre en larmes dans sa loge.
— C'est la première fois qu'il pleure pour de bon.

1^{er} février 1895.



La Partie de Canot

QUELLE chaleur sur l'eau ! Juin flambe. Pas un souffle.
L'étroit canot, dont la peinture se boursoufle
Au soleil, va, le long des rivages connus,
Sous le rythmique effort d'un rameur aux bras nus,
Du bel André, qui vit, l'été, sur la rivière ;
Et devant le jeune homme est assise à l'arrière
— Jolie, en frais chapeau, mais pâle et l'œil si las, —
Une femme qu'hier il ne connaissait pas.
Car, la veille, passant à Paris la soirée,
C'est dans un bal public qu'André l'a rencontrée.

Elle lui plut, avec son air point effronté;
Mais, d'un lit de hasard d'avance dégoûté,
Il glissa deux louis dans le gant de la fille
Et lui dit :

« Pas ce soir... Mais, demain, sois gentille
Et viens me voir dans mon bateau. Nous rirons, va! »

Comme il n'y pensait plus du tout, elle arriva.
Pour rafraîchir le teint, l'air pur, c'est la recette.
Clarisse était charmante en robe de grisette.
Or, sa maîtresse étant aux eaux, le libertin
Dit :

« Gardons celle-ci jusqu'à demain matin. »

Puis, la voyant si douce et tout intimidée,
Il eut, ce bon garçon, la délicate idée
De traiter cette fille en femme comme il faut;
Et, sans la tutoyer, sans lui dire un seul mot
Qui de son odieux métier portât la marque,
Il l'accueillit fort bien; et, tout de suite : « En barque! »

Oh ! quel enchantement de filer sur les eaux !
Sauf l'aigre cri de la fauvette des roseaux
Et le frais clapotis des ondes sous la quille,
Quel calme ! Au grand soleil, la rivière pétille ;
Le barbillon, là-bas, saute et fait des plongeurs.
Mais André suit le bord, à l'ombre, dans les joncs,
Où, criblant le fond vert du bleu noir de leurs ailes,
Palpite un merveilleux essaim de demoiselles.

Un vieux pêcheur en train de changer d'hameçon,
Et qui voit cette femme avec ce beau garçon
Dans ce léger canot qui sous les saules glisse,
Pense à son jeune temps, sourit avec malice
Et dit entre ses dents : « Gentils, les amoureux. »

Hélas ! n'envions pas ceux qui semblent heureux.
Ne rêvons pas d'amour devant ce joli couple
Emporté par ce frêle esquif sur l'onde souple.
Car ce viveur blasé n'a plus aucun désir
Devant les tristes yeux des filles de plaisir.

André suit, cependant, son généreux caprice.

Familier, mais très doux, il cause avec Clarisse
En camarade, avec des propos amusants.

« Supposez que nous nous aimons depuis dix ans, »
Dit-il.

Elle sourit. La pauvre créature
Goûte l'heureux instant, se grise de nature
Et se laisse bercer, les yeux clos à demi,
Par le simple entretien de ce discret ami.
Devant elle, ramant toujours dans l'ombre fraîche,
Il lui montre en passant les bons endroits de pêche,
Sous l'arche du vieux pont, ce coin qui fait tableau,
Et l'exquise fraîcheur des nénuphars sur l'eau.
Enfin, las de jouer du coude et de l'épaule,
L'habile canotier aborde sous un saule;
Et tandis que Clarisse, ayant vu dans un pré
Beaucoup de fleurs des champs, va les cueillir, André
La suit des yeux, content de la voir si contente,
Et qu'elle ait, grâce à lui, cette heure de détente,
Et qu'elle oublie un peu, dans ce bain de plein air,
La honte et les ennuis de son métier d'enfer,

Le faux rire, l'amour forcé, la noce abjecte.

« Qu'elle ait cette surprise, au moins, qu'on la respecte
Une fois, » songe-t-il.

Déjà sur le coteau

La paix du soir descend. On remonte en bateau,
Et, pour se mettre à table, on accoste à la berge
Où brille la blancheur des nappes de l'auberge.
Là, Clarisse prend place en face du rameur.
On cause. Le vin clair la met en belle humeur,
Elle bavarde et rit ainsi qu'une gamine;
Et l'homme, qui toujours l'observe et l'examine,
Constata qu'elle aussi, par instinct délicat,
N'a pas dit, en une heure, un mot qui le choquât.
Ah! vraiment, la douceur est la meilleure fée!
Non, Clarisse n'est plus la fille tarifée;
Plus un geste canaille et plus trace d'argot.
Et son air sérieux pour couper le gigot
Et faire la salade est d'une ménagère.

Mais la nuit est venue. Une brise légère

Émeut la feuille et passe en l'air moins échauffé.
Pendant que la servante apporte le café,
Les insectes de nuit se brûlent à la lampe.
Clarisse est accoudée et, le doigt sur la tempe,
Rêve. Les champs au loin sont dans l'ombre noyés,
Et la lune qui glisse en haut des peupliers
Caresse l'eau qui dort de sa mélancolie.

Les yeux ainsi levés, que Clarisse est jolie!
Ce calme jour sur l'eau, l'azur, l'odeur des bois
L'ont refaite, un instant, pure comme autrefois.
Non, cette enfant aux yeux candides n'est pas celle
Qui, morne et l'œil cerné, tantôt, dans la nacelle,
Regardait vaguement nager les avirons.

Et l'homme, qu'un désir a troublé, dit :

« Rentrons. »

Elle frémit alors, comme lorsqu'on s'éveille
En sursaut, redevient ce qu'elle était la veille,
Quand il la rencontra dans ce bal, par hasard ;

Et, sur André fixant un triste et dur regard,
Elle dit :

« Vous voulez?... Oui, c'est vrai, je suis bête...
C'est gentil de m'avoir traitée en fille honnête.
J'aurais voulu... Mais j'ai tort, et tout doit finir...
Sans cela, j'emportais un trop bon souvenir
Et je ne vous aurais oublié de ma vie...
Bah! je suis folle... Allons, puisque c'est votre envie. »

André n'a pas le cœur brutal. Il a compris
Que sa bonté d'un jour va perdre tout son prix.
Le sacrifice est mince, en somme.

« Eh bien! la gare
Est à deux pas, » dit-il.

Il jette son cigare
Et se lève. Bien vite, elle accourt près de lui :

« Vous ne m'en voulez pas ?

— Non.

— Je puis partir ?

— Ou

— Vous êtes bon.

— Le bras, que je vous accompagne. »

Ils vont, dans les parfums si purs de la campagne,
Dans l'innocente nuit, dans la chaste fraîcheur.
Et là, contre son bras, André sent battre un cœur;
Et c'est sa récompense, et tant d'émoi le touche.
Enfin, l'on se sépare. Elle lui tend sa bouche.
Mais il a ce scrupule encor, dans les adieux,
De lui mettre un baiser seulement sur ses yeux
Dont il sent tressaillir la paupière fermée.

Et ce fut aussi doux que s'il l'avait aimée.



Au Théâtre

ON jouait un *opéra-bouffe*.
C'est le nom qu'on donne aujourd'hui
Aux farces impures dont pouffe
Notre siècle si fier de lui.

On riait très fort. La machine
Était bête, et sale souvent,
Et se passait dans cette Chine
De théâtre et de paravent.

Poussahs, pagodes et lanternes,
Vous voyez la chose d'ici.
Et les Athéniens modernes
Bissaient les plus honteux lazzi.

Deux mandarins — on pâmait d'aise
A ce comique et fin détail —
Étaient l'un maigre et l'autre obèse
Et coquetaient de l'éventail ;

Et la convoitise sournoise
Des messieurs chauves et pesants
Lorgnait une jeune Chinoise
Agée à peine de seize ans.

Adorable, l'air un peu bête,
Toute de gaze et de paillon,
Deux épingles d'or sur la tête,
Elle semblait un papillon.

Elle n'était pas même émue
Et, toute rose sous son fard,
Forçait sa frêle voix en mue
Qu'étouffait l'orchestre bavard.

C'était bien la grâce éphémère,
L'enfance, la gâité, l'essor,
Et l'on devinait que sa mère
Ne l'avait pas vendue encor.

Je me sentais rougir de honte
Quand elle disait certains mots,
Comme la princesse du conte
Qui crachait serpents et crapauds.

Je songeais à la demoiselle
Qu'on invite en saluant bas,
Et, baissant ses yeux de gazelle,
Qui répond : « Je ne valse pas ; »

A l'héritière très titrée
De l'altier faubourg Saint-Germain
Que suit un laquais en livrée
Portant le missel à la main ;

Et même à la libre grisette
Que font danser les calicots
Dans des bals ayant pour musette
Des mirlitons peu musicaux.

Et je me disais : « Ouvrière,
Fille de noble ou de bourgeois,
A cette heure fait sa prière
Ou rêve à l'amour de son choix ;

« Et, pendant ce temps-là, le père,
Le frère, même un fiancé,
Sont peut-être dans ce repaire,
Devant ce spectacle insensé,

« Et, dans le vertige où les plonge
Cet art érotique et scabreux,
Sans doute qu'aucun d'eux ne songe
A cette enfant qu'on perd pour eux.

« Siècle de toi-même idolâtre,
Époque aux grands mots puérils,
Les spectacles de ton théâtre
Sont moins sanglants, mais sont plus vils.

« Cette innocente, encore dupe,
Qui ne sait pas dans quel dessein
On fait aussi courte sa jupe
Et l'on découvre autant son sein,

« Cette victime, c'est la tienne,
Multitude aux instincts fangeux !
C'est toujours la jeune chrétienne
Toute nue au milieu des jeux ;

« Ce sont toujours tes mille têtes
Fixant leurs yeux de basilic
Sur la femme livrée aux bêtes,
Sur l'enfant jetée au public! »

— Je m'indignais, et, sur la scène,
Celle qui n'avait pas seize ans
Chantait un couplet trop obscène
Pour qu'elle en pût savoir le sens,

Et, l'horreur crispant ma narine,
Loin du mauvais lieu je m'enfuis,
Respirant à pleine poitrine
L'air salubre et glacé des nuits.



II



L'Armure

(D'APRÈS LE TABLEAU DE VOLLON)

P OUR un homme de taille énorme,
Droite sur son piquet de bois,
L'armure éclatante et difforme
Parle des héros d'autrefois.

Certe, il était d'une autre race,
Celui qui, sans plier le dos,
Sous le poids de cette cuirasse,
Combattait Talbot ou Chandos.

Parmi les belliqueux vacarmes,
Sur ce farouche morion
L'estoc lourd et le fléau d'armes
Faisaient pleuvoir maint horion,

Sans que le cheval d'Aquitaine,
Que des jambarts doublés de cuir
Étreignait le bon capitaine,
Se retournât jamais pour fuir.

Vieille armure ! les épopées
Sont loin, où par toi l'on vainquait.
Bayard, après cent coups d'épées
A péri d'un coup de mousquet.

Tu peux, bric-à-brac et ferraille,
Plaire encore à quelque rapin ;
Mais cependant l'artiste raille
Sans le vouloir, quand il te peint,

Et, dans ce gouffre noir et vide
Qu'on voit par le brassard absent,
Montre que sous l'acier livide
Aucun cœur ne bat à présent.

1875.



Sur la *Vestale* d'Aizelin

A Henri Lefort.

Sous l'œil de la louve d'airain,
Ne t'endors pas indifférente.
Ranime la flamme mourante,
Vestale, songe au feu divin.

Car, s'il devait s'éteindre enfin,
Rome serait dans l'épouvante,
Et l'on t'enterrerait vivante,
Condamnée à mourir de faim.

Ainsi nous veillons, dans notre âme,
Sur l'honneur, pure et noble flamme.
Mais parfois — cela fait frémir! —

Nous sentons, comme la vestale
Prise d'une langueur fatale,
La conscience s'endormir.

Mai 1887.



Ronde d'Enfants aux Tuileries

Au printemps, dans les Tuileries,
Assise à l'écart, la maman,
Lasse de ses tapisseries,
Rêve, le doigt dans un roman.
Garçonnetts et fillettes blondes,
Ayant laissé là leurs paniers
Remplis de fleurs de marronniers,
Viennent d'organiser des rondes.

Les lilas passeront.
Pas encore;
Ils viennent d'éclorre.
Les lilas passeront.
Gais enfants, dansez en rond.

Pourtant ce coin de parc magique
Fut bien terrible, aux jours passés,
Enfants, et c'est un sol tragique
Où joyeusement vous dansez.
Ici les yeux blancs des vieux marbres
Virent des cadavres semés;
Les chevaux de guerre affamés
Ont rongé l'écorce des arbres.

Les lilas passeront, etc.

Sous la verte fraîcheur des branches,
Insoucieux, tourne l'essaim
Des enfances roses et blanches
Qui vont, se tenant par la main.

Sur le sable, leurs jambes grêles
Sautillent, en bas bien tirés,
Et leur chant fait fuir, effarés,
Les ramiers et les tourterelles.

Les lilas passeront, etc.

Pourtant à l'horloge qui reste
Sur le vieux palais dévasté,
Les heures d'un passé funeste
Ont jadis lourdement tinté.
Bien des spectres, quand le soir tombe,
Se croisent sous le noir couvert,
Et si ce grand arbre est si vert,
C'est qu'il pousse sur une tombe.

Les lilas passeront, etc.

Tu fais peur, ô calme nature,
Grande oublieuse des douleurs,
Qui mets sur cette sépulture

Des rires d'enfants et des fleurs.
Mais l'incorrigible espérance,
Devant cet avril et ces jeux,
Rêve de jours moins orageux
Pour la vieille folle de France !

Les lilas passeront.
Pas encore ;
Ils viennent d'éclore.
Les lilas passeront.
Gais enfants, dansez en rond.

1887.



La Tour géante

Et ils se dirent : « Bâtissons une tour
dont le sommet aille jusqu'aux cieux, et
acquérons-nous de la renommée. »

Genèse, IX, 4.

PLEINS de corbeaux et d'angélus,
Les clochers dont le doigt de pierre
Montrait sa route à la prière,
N'avaient que cent mètres au plus.

Des hommes hardis sont venus
Et, forgeant la dure matière,
Ont construit une tour altièrè
Menaçant les cieux inconnus.

Miracle! Jusqu'où monte-t-elle?
La foule pousse devant elle
Un hurrah d'admiration.

Son sommet se perd dans l'espace...
Mais, tout là-haut, un aigle passe
Et n'y fait pas attention.



L'Aube tricolore

HIER, j'ai surpris l'aurore à son premier éveil,
Quand le nid est muet encore sur la branche.
Là-haut, le sombre azur. Plus bas, la brume blanche.
Enfin, à l'horizon, un flamboiement vermeil.

Bleu, blanc, rouge! — Le ciel, à nos drapeaux pareil,
M'a rendu nos espoirs oubliés de revanche.
Car, captive en ces nœuds que, seul, le glaive tranche,
L'Alsace attend, là-bas où monte le soleil.

Que de jours et de jours, hélas! depuis l'outrage!
Peut-être — ô doute amer! — elle se décourage?
Elle doit, après tant d'angoisse et de douleurs,

Se demander parfois si l'on se souvient d'elle?...
— Non. Dans le matin clair arborant nos couleurs,
L'Alsace nous répond de loin : « Je suis fidèle! »

25 avril 1892.



Ballade à Vigeant,

EXCELLENT MAÎTRE EN FAIT D'ARMES,

POUR

LE PLUS GRAND HONNEUR DE L'ESCRIME FRANÇAISE.

LA rapière, arme de butor,
Traîne au flanc des Maisons-moussues,
Et le futur « herr Professor »
Est fier des balafres reçues.
Mais le sabre lourd vainement
A l'épée a fait concurrence ;
Et, pour se battre galamment,
Il n'est de fin fleuret qu'en France.

Les lames de Tolède encor
Font leurs piqûres de sangsues.
A Madrid, par le matador
Les grâces d'armes sont bien sues.
Mais c'est trop d'enjolivement,
C'est trop faire la révérence.
Et, voulez-vous mon sentiment?
Il n'est de fin fleuret qu'en France.

Tu prends, Toscan, ô beau ténor,
Des poses tortes ou bossues.
Par ton épée aux quillons d'or
Que de poitrines décousues!
Car la ruse est ton élément.
Gare à la botte de Florence!...
N'importe! fais ton testament.
Il n'est de fin fleuret qu'en France.

ENVOI

Maître, il reviendra, l'Allemand.
O victoire! ô chère espérance!...
Enseigne-nous ton art charmant.
Il n'est de fin fleuret qu'en France.



A Leurs Majestés
l'Empereur et l'Impératrice de Russie

*Strophes lues par François Coppée à l'Académie française,
le mercredi 7 octobre 1896.*

DANS cet asile calme où le culte des lettres
Nous fut fidèlement transmis par les vieux maîtres
Ainsi que le flambeau de l'antique coureur,
A ce foyer, dans cette atmosphère sereine,
Bienvenue à la jeune et belle Souveraine!
Bienvenue au noble Empereur!

Votre chère présence est partout acclamée
Par l'imposante voix du peuple et de l'armée
Émus de sentiments profonds et solennels ;
Et, sur la foule heureuse et de respect saisie,
Vous voyez les couleurs de France et de Russie
Palpiter en plis fraternels.

Tous les vœux des Français vont, Sire, au fils auguste
Du magnanime Tsar, d'Alexandre le Juste ;
Car en vous son esprit pacifique est vivant.
Vous, Madame, devant vos yeux purs et sincères,
Dans les groupes charmés, vous entendez les mères
Vous bénir, vous et votre enfant.

Ici s'éteint le bruit dont un peuple s'enivre.
Nous pouvons seulement vous présenter le livre
Qui garde ce trésor : la langue des aïeux ;
Mais, chez nous, c'est la France encor qui vous accueille,
Et vous lirez le mot « amitié » sur la feuille
Qu'elle place devant vos yeux.

Puis nous évoquerons notre gloire passée,
Nos devanciers fameux, princes de la pensée,
Corneille, Bossuet, tant d'autres noms si beaux,
Avec l'orgueil de voir nos souvenirs splendides
Honorés par vous, Sire, ainsi qu'aux Invalides
 Vous saluez nos vieux drapeaux.

Enfin, bien à regret, — l'heure si tôt s'écoule, —
Nous vous rendrons tous deux à l'amour de la foule,
Au grand Paris offrant son âme en ses clameurs,
Mais pour vous suivre aussi dans cette ardente fête
Où vous êtes portés, comme a dit un poète,
 En triomphe sur tous les cœurs.



Pour les Russes

Strophes

dites par François Coppée à la séance publique annuelle des cinq Académies,

le 25 octobre 1904.

OUI, toute âme française est de pitié saisie
Devant l'affreux carnage où, sur le sol d'Asie,
Les Russes tombent par milliers;
Car ces cadavres froids que le vautour dévore,
Nous les nommions hier, nous les nommons encore
Nos amis et nos alliés.

Sous la trombe de fer qui tue ou qui mutile,
Ces marins, ces héros, luttant cent contre mille,
 Dans la rade de Chémulpo,
Criblés de fleurs, naguère ils visitaient la France,
Et devant eux un souffle enivrant d'espérance
 Fit palpiter notre drapeau.

Ce Tsar qui désirait la paix universelle,
Et qui, lorsque le sang de son peuple ruisselle,
 Est si malheureux aujourd'hui,
Il vint vers nous, les mains loyalement tendues,
Il vint et traversa des foules éperdues
 Où tous les cœurs battaient pour lui.

Voilà des vérités; il faut les faire entendre.
C'est grâce au magnanime empereur Alexandre
 Qui, par malheur, a peu vécu,
Que, de son grand désastre encore endolorie
Et sous tant de haineux regards, notre patrie
 A relevé son front vaincu.

Ce fut alors pour nous la paix, mais digne et fière.
Sans angoisse on pouvait songer à la frontière
Dont fut reculé le poteau.

Le peuple russe et nous, après ces nobles fêtes,
Nous tenions le danger des injustes conquêtes
Entre les pinces d'un étau.

Ces choses se passaient voilà très peu d'années.
Mais, hélas! un seul jour change les destinées
Des hommes comme des États.

C'est là-bas maintenant qu'il faut que le sang pleuve.
Du moins qu'ils sachent bien, nos amis dans l'épreuve,
Que nos cœurs ne sont pas ingrats.

En Occident, plus d'un est égoïste et lâche.
Mais la France comprend leur héroïque tâche
Et le dit par ma faible voix.

Ils protègent l'Europe, ils en sont la cuirasse,
Et, quand ils meurent, c'est pour nous, pour notre race
Et son signe éternel, la Croix.

Pourtant ne croyez pas que le poète oublie
Que la guerre est souvent une atroce folie.

Les lauriers coûtent trop de sang.
Que de mères en deuil qui pleurent sous leurs voiles,
Et que de morts couchés sous les froides étoiles!
Je frémis rien qu'en y pensant.

Mais la nation russe a le bon droit pour elle;
Car, au fond de l'Asie innombrable et cruelle,
Sommeille un grand péril, toujours.
J'admire ce rempart de vaillants cœurs qui barre
Le vieux chemin tracé par la marche barbare
Des Attilas et des Timours.

Jadis, la France, qui ne s'est jamais trompée
Sur son devoir, d'instinct eût saisi son épée.
Aujourd'hui son geste est moins prompt.
Aux Russes adressons nos vœux et nos prières;
Leurs âmes à la fois pieuses et guerrières
Seront tristes, mais comprendront.

Oh! qu'enfin le lointain Mikado, sur son trône,
Entende leur canon à l'invasion jaune

Jeter le dernier : « Quos ego! »

Que leurs revanches soient superbes et prochaines!
Stœssel dans Port-Arthur, c'est Masséna dans Gênes,
Souhaitons-leur un Marengo!



Aux Ambulancières de la Croix-Rouge

AVEZ-VOUS quelque espoir dans la paix ? Donnez-m'en.
Mais on s'arme. Toujours l'homme, hélas ! loup pour l'homme
Toujours le « *væ victis* » du Barbare dans Rome !
Et la fraternité n'est qu'un fade roman.

Sous la tunique sombre ou sous le clair dolman,
Nos fils iront en guerre et seront fauchés comme
Les blés mûrs ; et, tombant sous le coup qui l'assomme,
Le malheureux blessé criera d'instinct : « Maman ! »

Quelle horreur!... Ah! du moins, femmes, soyez bénies,
Qui, dans un noble élan, vous êtes réunies
Pour ces enfants à qui tant de mal sera fait.

Mutilés et sanglants, dans leur détresse amère,
Ils verront la Patrie assise à leur chevet,
Et dans chaque Française ils auront une mère.



Pour la Fête donnée au Bénéfice
des « Victimes du Devoir »

BIEN souvent vous lisez un fait divers banal,
Qui traverse l'esprit sans y jeter racine.
C'est la mort du chauffeur broyé sur sa machine,
Du sauveteur noyé dans les eaux d'un canal,

Du pompier dévoré par un gouffre infernal,
De tant d'autres héros!... Et, songeant, j'imagine,
Que l'instinct du devoir est de source divine,
Vous dites : « Le brave homme! » en jetant le journal.

Pourtant ils ont laissé, ces martyrs de bravoure,
Des veuves, des enfants, et, pour qu'on les secoure,
Que vous demande-t-on, ô passants? — Presque rien.

Votre épargne d'un jour, en riant dépensée
Dans une fête, avec cette bonne pensée
Que si peu de plaisir peut faire tant de bien.



DEUXIÈME PARTIE

I



A Mademoiselle Annette Baudrit *

JE suis ton vieux parent et je sais ton histoire ;
Je te vis naître, Annette, et je te vis grandir.
Te voilà mariée, et l'on va te cueillir,
Rose qui parfumas longtemps la forge noire.

Je connais ton cœur droit, ta bonté, ta douceur,
Et tu devines bien ce que pour toi j'espère ;
Car je n'ai pas d'ami plus tendre que ton père,
Chère Annette, et ton nom est le nom de ma sœur.

* François Coppée était le cousin germain d'Auguste Baudrit par sa mère née Rose Baudrit, l'une des cinq filles du serrurier-forgeron Pierre Baudrit, dit le *Saintongeois*. — J. M.

Je sais que la souffrance a mûri ta jeune âme ;
Et, dans cette maison dont tu quittes le seuil,
Naguère je t'ai vue, en noirs habits de deuil,
Encore enfant, remplir le rôle d'une femme.

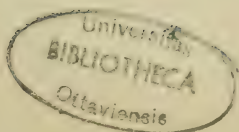
Tu comprends, n'est-ce pas ? pourquoi j'ai rappelé,
Annette, en cet instant joyeux, cette heure amère
Où, te voyant t'asseoir où s'asseyait ta mère,
Souriait en pleurant ton père désolé.

Dès ce jour, tu conçus ce qu'était la famille,
Fille de forgerons et de vieux artisans ;
Le devoir pénétra dans ton cœur de quinze ans ;
— Et l'épouse, vois-tu, vaudra la jeune fille.

Laisse ton vieux cousin dont le cœur s'attendrit
Dire au jeune homme heureux qui t'a conduite au temple
Qu'un siècle de travail, d'honneur, de bon exemple,
Sont la dot, la noblesse et l'orgueil des Baudrit,

Et qu'auprès du foyer que votre hymen allume
— Doux instinct des oiseaux qui construisent leurs nids! —
Il faut que vos deux cœurs soient à jamais unis
Comme deux fers soudés au marteau, sur l'enclume.

8 octobre 1883.



A Mademoiselle Anna Travers

DANS la maison aux murs par les livres couverts,
Le cher aïeul défunt, bien souvent, me fit fête ;
Le père me témoigne une amitié parfaite.
Des deux mamans aussi je sens les cœurs ouverts.

Fille de mes amis, ô belle Anna Travers,
Dont la fleur d'oranger pare la jeune tête,
Accueillez aujourd'hui les vœux du vieux poète
Qui voudrait mettre ici tout son cœur dans ses vers.

Qu'il est heureux celui qui vous a pris pour femme !
Plus fraîche est votre joue et plus pure est votre âme
Que la fleur du pommier quand vient l'avril charmant.

Et la famille où votre époux vous a choisie,
Et dont est glorieux le bon pays normand,
Ne vit que pour l'honneur et pour la poésie.



Pour Jeanne Lemerre

le jour de son Mariage

P OÈTE de vingt ans, je t'ai vue au berceau.
Qu'elle est loin, la chanson du Passant à Silvie!
Que de feuillets tournés du livre de ma vie!
De celui de ce jour lirai-je le verso?

Mais il n'est pas tari, l'harmonieux ruisseau.
Je fais des vers encor. Ton bonheur m'y convie.
Accepte, en ton avril d'amour, enfant ravie,
Mes fleurs de la Toussaint, mon dernier chant d'oiseau.

Que de jours envolés! Que de saisons enfuies!...
Te voici femme. Au bras d'un époux tu t'appuies.
L'oranger symbolique orne ton jeune front.

Et c'est un sentiment très doux qui me pénètre,
En t'offrant, Jeanne, ainsi qu'aux fils qui te naîtront,
Les vœux ardents du vieil ami qui te vit naître.

La Fraixière, 10 octobre 1892.



Pour Aloys Blondel

ALOYS, songes-tu quelquefois au poète
Qui t'attirait naguère entre ses deux genoux
Et, mettant un baiser sur tes cheveux si doux,
Admirait ton teint frais et ton rire de fête?

Lui se souvient de toi. Devant ta blonde tête
Il éprouvait, hélas! comme un regret jaloux;
Car, privé du bonheur du père et de l'époux,
Il vieillit, solitaire, et sa vie est mal faite.

Cher petit Aloys, ô fils de mon ami,
Que l'ange du Seigneur qui te veille, endormi,
Te fasse prendre un jour la route droite et sûre;

Et, demeurant la joie et la fierté des tiens,
En ton regard viril garde la clarté pure
Que, dans tes yeux d'enfant, mit le ciel d'où tu viens.

Genève, 1^{er} mars 1888.



Portrait de M^{lle} Sabine Carolus Duran,
par son Père

P RÈS du grand lévrier d'Écosse,
Toute en velours et satin gris,
L'enfant, qu'on devine précoce,
Ouvre sur vous ses yeux surpris.

Elle est si jeune! tout lui semble
Comme elle charmant, pur et beau;
Une rose — qui lui ressemble —
S'épanouit à son chapeau.

Et ses mignonnes jambes nues
Hors de leurs petits bas soyeux
Sont, dans leurs grâces ingénues,
Aussi naïves que ses yeux.

Comme son existence enfuie
N'a pas un souvenir troublant,
Elle est confiante et s'appuie
Au collier du chien noir et blanc ;

Et devant l'air bon et prospère
Du petit modèle enchanté
On sent combien l'artiste-père
Adore son enfant gâté.

1875.



En Hiver

(D'APRÈS LE TABLEAU DE PIERRE BILLET)

SUR la route en linceul changée
Par deux longs mois de vent du nord,
La petite passe, chargée
De son lourd fagot de bois mort.

Comme l'horizon s'illumine
Des lueurs d'un couchant d'hiver,
Sa silhouette se dessine,
Svelte et brune, sur le ciel clair.

Et moi, j'imagine ta vie,
Enfant qui vas seule le soir,
Portant ton fagot et suivie
D'un vieux et paisible chien noir.

Pauvre, orpheline et sans famille,
Et sauvage avec les garçons,
Tu files l'hiver, humble fille,
Et tu vas glaner aux moissons.

Triste ramasseuse de branches
Qui cours si tard sans t'alarmer,
Tu n'as qu'un bonnet des dimanches,
Tu n'as qu'un vieux chien pour t'aimer.

Et cherchant, toujours solitaire,
Blé pour ton pain, bois pour ton feu,
Tu vis de ce qu'on trouve à terre
Comme les oiseaux du bon Dieu.

1875.



Chose vue sur le grand chemin

A mademoiselle Lucie Faure.

HEUREUX l'enfant pour qui le don n'est pas l'aumône !

L'été flambe, le blé mûrit, la plaine est jaune.
Une enfant en haillons, pieds nus sur le chemin,
A cueilli des bleuets qu'elle tient à la main.
Elle a quatre ans ; on la laisse errer sur la route.
Mendiante, non pas, mais bien pauvre ; et, sans doute,
Chez elle, on est souvent sans pain à la maison.
L'enfant n'y songe pas. C'est la belle saison.

Elle est libre. Ses pieds, dans la poussière ardente,
Ont chaud. Elle a cueilli des fleurs, elle est contente,
Et, près des peupliers dont tremble le rideau,
Elle marche.

Bercée au trot de son landau,
Une dame, à côté de sa petite fille,
Est prise de pitié pour l'errante en guenille
Et veut semer un peu de bonheur en passant.
« Halte un instant, cocher. »

La petite descend
Et présente un louis à l'enfant demi-nue.

Toutes deux ont quatre ans. L'ignorance ingénue
Qui vit dans leurs yeux clairs ne peut encor savoir
Le sens de ces deux mots — donner et recevoir —
Ni que la charité contient un peu d'offense.
O candeur adorable et sainte de l'enfance !
L'une tend sans façon le louis comme un sou,
L'autre l'accepte ainsi qu'un étrange joujou

Et le prend simplement parce qu'on le lui donne :
Puis, cédant à son tour à l'instinct d'être bonne,
Elle offre ses bleuets dans la moisson cueillis.

Alors la riche enfant, trouvant bien plus jolis
Que l'or ces bleuets purs comme les yeux d'un ange,
Et surprise devant le généreux échange,
Et très reconnaissante, et le cœur tout saisi,
Embrasse l'enfant pauvre en lui disant : « Merci. »

16 décembre 1895.



II



Marie-Bleue

EN vain je cherche un mot charmant qui vous désigne,
Un mot qui réunisse en sa simplicité
Votre blanche jeunesse et votre pureté;
Aucun ne me contente et ne m'en semble digne.

Il en est de bien doux pourtant qui me font signe,
Des mots resplendissants de candide beauté;
C'est la neige d'hiver, c'est le Paros vanté,
Et l'hostie, et l'ivoire, et le lys, et le cygne.

Mais j'exprimerais mal, en un mot comme en cent,
Cette grâce ingénue et ce charme innocent
Qui vous font à mes yeux si touchante et si belle,

Et ne trouverais rien de plus essentiel
Que ce nom qui vous sied si bien et qui rappelle
L'image de la Vierge et la couleur du ciel.



A deux Sœurs

A mesdemoiselles Édith et Jeanne Rommelaere.

ÉDITH rêve toujours et toujours Jeanne rit;
La blonde lève au ciel un regard de victime,
Et la brune au dehors répand sa joie intime.
Ainsi l'étoile brille et la rose fleurit.

Mais, quand un tendre émoi naîtra dans votre esprit
Pour l'homme heureux qui garde encore l'anonyme,
Vous sourirez, Édith, — la rêveuse s'anime; —
Jeanne, vous rêverez, — l'espiègle s'attendrit.

Sans trop savoir pourquoi, dans votre âme naïve,
Restez rieuse, Jeanne; Édith, restez pensive.
Le temps où le cœur bat sera trop tôt venu.

L'avenir à changer de rôle vous condamne;
Et d'avance je porte envie à l'inconnu
Qui fera rire Edith ou fera rêver Jeanne.

Septembre 1878.



Adieux aux Eaux-Bonnes

A mademoiselle Jeanne L'Habitant.

MA mémoire vous aime et vous sera fidèle,
Source à qui je devrai ma santé d'un hiver,
Monts altiers, gaves purs, et toi, vieux pic de Ger,
Qui dresses dans l'azur ta haute citadelle.

Mais la charmante enfant qui m'admettait près d'elle,
La petite malade au regard bon et clair,
Me laisse dans le cœur un souvenir plus cher,
En fuyant vers le Sud ainsi que l'hirondelle.

Montagnes dont le souffle a su la ranimer,
Vous la connaissez bien et vous devez l'aimer;
A votre ombre a poussé cette fleur trop chétive!

O sublime Nature où tout parle d'espoir,
N'est-ce pas qu'elle est bien ton enfant adoptive
Et que longtemps encor tu voudras la revoir?

Septembre 1878.



Vous désirez donc...

Vous désirez donc que sur ce volume
Le poète écrive un mot amical.
Mais je tremble presque, en prenant la plume,
Que mon souvenir tourne en madrigal.

Ainsi que des fleurs mises en corbeilles
Doivent à la fin trouver importun
Le continuel baiser des abeilles
Qu'attire et retient leur puissant parfum,

Ainsi vous devez être un peu blasée
Sur les compliments quelquefois trop longs
Que les amoureux, troupe méprisée,
Murmurent autour de vos cheveux blonds.

Et moi, qui crains fort une raillerie,
Je songe aux fadeurs qu'on vous infligea,
Et je vous épargne une flatterie
Qu'on a cent fois dû vous dire déjà.



A une jeune Marseillaise

PARIS, certe, est une merveille ;
 Mais, s'il pouvait avoir
 Vos yeux de diamant noir,
Il serait un petit Marseille.



A Mademoiselle Jane Sabatery

J'AI quitté la mère patrie
Pour voir, par un minuit bien clair,
Le ciel refléter dans la mer
Sa merveilleuse orfèvrerie.

Hélas! aux côtes d'Algérie,
Règne un impitoyable hiver.
Les nuits sont du noir de l'enfer;
Aucune n'est d'astres fleurie.

Mais, mon enfant, votre beauté
Est comme un firmament d'été
Étincelant, pur et sans voiles;

Et, si sombres que soient les cieux,
Le Poète, admirant vos yeux,
Ne regrette plus les étoiles.

Alger, 19 janvier 1891.



Aux Français d'Alger

*Strophes lues par M^{me} Favart au Cercle républicain d'Alger,
le 11 février 1891.*

COMMENT puis-je vous rendre grâce,
O Français d'Alger, à vous tous
Qui fûtes si bons et si doux
Pour l'humble Poète qui passe ?

Votre beau ciel a peu souri,
Par malheur, au pâle malade,
Chers hôtes; mais votre accolade
L'a réchauffé, sauvé, guéri.

Aussi l'averse en vain nous noie,
En vain gronde et blanchit la mer.
Qu'importe l'horreur de l'hiver
A celui dont l'âme est en joie?

Au milieu de vous il se sent
Dans un délicieux bien-être ;
L'accueil si chaud qui le pénètre
Remplace le soleil absent.

Il oublie en un rêve tendre,
Devant vos femmes aux doux yeux,
Qu'il n'est pas d'étoiles aux cieux,
Que les roses se font attendre.

Voici deux mois qu'il a quitté
Le sol de la mère patrie ;
Et déjà, dans votre Algérie,
Il est comme un fils adopté.

Ah ! certes, dans la capitale,
Voyageur enfin de retour,
Il gardera l'ardent amour
De votre terre orientale ;

Il redira combien est beau
Ce grand pays plein d'espérance ;
Comme il travaille pour la France,
Comme il honore le drapeau !

Hélas ! en voyant votre côte
S'effacer au loin dans l'azur
— Le retour n'étant jamais sûr —
Il sera bien triste, votre hôte.

Mais qu'aujourd'hui, du moins, encor
Il dise à quel point il vous aime !
L'occasion s'offre ici même,
Bons Algériens aux cœurs d'or :

Votre ami vient, quand vous rassemble
Un acte touchant de pitié.
Rien ne cimente une amitié
Comme le bien qu'on fait ensemble.

En faveur des infortunés
Vous organisez cette fête;
Donnez-y sa place au poète.
Qu'il y chante : Donnez ! donnez !

Donnez, sans espoir qu'on vous rende ;
Donnez, sans savoir qui reçoit !
Le plus noble geste qui soit,
C'est d'ouvrir la main toute grande.



Aux Félibres

qui m'ont salué de leurs vers pendant mon séjour
en Provence *

SOUFFRANT, j'étais venu sur le doux littoral,
Frileux, je me chauffais au soleil de Provence,
Lorsque — joie et fierté! — sur mon chemin s'avance
Le Félibrige avec son chef, le grand Mistral.

* François Coppée passait l'hiver à Nice, à l'hôtel d'Albion, lorsque plus de quarante félibres, Mistral en tête, lui envoyèrent un album sur lequel tous avaient écrit des vers provençaux ou français lui souhaitant bon séjour et meilleure santé dans leur beau pays. Ce délicat hommage de tant de poètes toucha beaucoup François Coppée, qui répondit par ce joli sonnet. — J. M.

A moi, l'humble rimeur, à peine leur égal,
 Ils offrent leurs beaux vers comme une redevance.
 Leur fraîche poésie est une eau de Jouvence.
 Je m'y baigne et j'en sors guéri. Je n'ai plus mal.

A mon départ, — il faut que tout bon temps finisse, —
 Je ne comptais cueillir, sur la côte de Nice,
 Qu'un bouquet tôt flétri de ses roses d'hiver.

Chers félibres, merci! car de vos nuits sans voiles
 Et de leurs astres d'or reflétés dans la mer
 J'emporte, grâce à vous, une gerbe d'étoiles.

Nice, 29 janvier 1893.



A Monsieur Évelart*

LORSQUE, collégien rempli d'instincts pervers,
J'annonçais ma leçon ou faisais mal mon thème,
Fronçant vos gros sourcils, mais souriant quand même,
Vous m'avez quelquefois infligé cinq cents vers.

* Le samedi 31 janvier 1883, un banquet intime réunissait au restaurant Marguery une trentaine de convives. L'objet de la réunion était d'offrir un souvenir de respectueuse gratitude et d'affection à M. Évelart, qui avait été pendant vingt-cinq ans professeur de quatrième au lycée Saint-Louis. Au dessert, François Coppée lut ce sonnet. — J. M.

Académicien cousu de lauriers verts,
Aujourd'hui je me venge et vous lis un poème ;
Et vous, sous qui j'ai fait jadis ma quatrième,
Vous devez le subir. C'est le monde à l'envers.

Le « pensum » sera court, rassurez-vous, cher maître,
Car il me suffira d'un sonnet pour y mettre
Le tribut d'amitié de tous vos vieux enfants,

Qui, pris par l'action ou séduits par les rêves,
Tous obscurs ou fameux, tous lettrés ou savants,
Par la chaleur du cœur sont restés vos élèves.

Janvier 1883.



A Madame la Baronne de Poilly

J'AI fait, cette nuit-ci, baronne,
Un rêve étrange, mais exquis;
Les ducs, les comtes, les marquis
Dont l'hommage vous environne,

Ayant tous le cœur très fâché
Que votre bienveillant sourire
Accueillît un porteur de lyre,
Sur ma personne avaient lâché

Toutes les bêtes fantastiques
Qui décorent leurs écussons,
Toute la faune des blasons,
Tous les animaux héraldiques.

Je voyais les lions hissants,
Tirant leurs langues écarlates,
Les dragons, dressés sur leurs pattes,
Venir contre moi, rugissants ;

Les aigles, roulant leurs yeux mornes,
Agiter leur foudre fatal
Et sur moi, baissant le frontal,
Charger le troupeau des licornes.

Lourdes d'un venin de serpent
Et crachant la flamme et les cendres,
Les guivres et les salamandres
Les suivaient de près en rampant.

Oeil qui flambe et gueule qui crie,
Ils se groupaient pour les assauts.
J'allais être mis en morceaux
Par l'horrible ménagerie;

Mais, devant leur troupeau guerrier,
Vous preniez ma main, douce fée,
Et je les chassais comme Orphée,
Avec un rameau de laurier.



Écrit sur l'Éventail de la Princesse Lætitia,
où est peinte à l'aquarelle une vue
du Palais-Royal

Au sein du Paris populeux,
Le Palais-Royal voudrait croire
Que vous avez gardé mémoire
De ses pauvres gazons frileux.

Que de tumultes orageux
Ont battu sa muraille noire !
C'est la poussière de l'histoire
Que l'enfance y foule en ses jeux.

Mais, devant cette image, Altesse,
Point de souvenirs de tristesse ;
Et, puisque votre cœur est pris

D'une sympathie obstinée
Pour la France et le vieux Paris,
Songez quelquefois : « J'y suis née. »



Écrit sur l'Album des Chats

d'Henriette Ronner

JE regarde, en ce bel album paru d'hier,
Ces chats pris sur le vif avec un talent rare.
Jamais il ne fut mieux compris, je le déclare,
Le tigre familier, caressant quoique fier.

Vos félins sont exquis, Henriette Ronner.
Je les admire et, non sans orgueil, les compare
Au charmant angora dont mon logis se pare
Et qui vient de vêtir sa fourrure d'hiver.

Comme vous, pour les chats j'ai tant de sympathies!
Chez moi, j'ai vu régner de longues dynasties
De ces rois fainéants au pelage soyeux;

Et, dans mon calme coin de vieux célibataire,
Toujours les chats prudents, les chats silencieux
Promènent leur beauté, leur grâce et leur mystère.



III



Allons, Poète,
il faut en prendre ton parti*!...

ALLONS, poète, il faut en prendre ton parti!
Tu n'as pas fait songer, et tu n'as converti
Personne à ton amour pour les vertus obscures;
Tes poèmes naïfs peuplés d'humbles figures
N'ont pas le don de plaire aux heureux d'ici-bas;
Ton livre les étonne et ne se lira pas.
Le monde, vois-tu bien, ne s'intéresse guère

* Cette pièce fut écrite par le poète en mars 1872, après la publication de son volume des *Humbles*, qui avait été fort discuté.

A ce milieu mesquin, trivial et vulgaire ;
Malgré la sympathie, on est un peu surpris.
Crois-moi, n'y reviens plus... Personne n'a compris
Qu'un lettré, qu'un ami de l'art et de l'étude
Eût, pour ces gens de peu, tant de sollicitude.
— Diable ! Cela n'est pas d'un esprit distingué.
Traiter de tels sujets en vers ! — On est choqué.
Là, franchement, comment veux-tu qu'on s'attendrisse
Sur l'ennuyeux exil d'une pauvre nourrice ?
Veux-tu faire pleurer avec le dévouement
D'un petit employé de l'enregistrement ?
Prends garde, je connais chez toi cette tendance.
Autrefois n'as-tu pas eu l'extrême imprudence
De conter, sans aucune ironie, à dessein,
Les amours d'une bonne avec un fantassin ?
Parler d'un épicier dans la langue de l'ode,
C'est monstrueux. Tu vois, une femme à la mode
Te l'a dit, sans y mettre aucune passion,
Que c'était, à la fin, de l'affectation.
Elle eût pu dire encor que cet art réaliste
Sent un peu l'envieux et le socialiste,
Et te fera bientôt regarder de travers,

Que ceux qui pour trois francs achèteront des vers
Sont des gens de loisir, ayant de la fortune,
Que ton étrange amour des humbles importune,
Et qu'au lecteur qui sort en voiture il messied
De parler si souvent de ceux qui vont à pied.

Soit, je suis condamné. Mais mon livre est sincère.
J'ai cru qu'il était sain, qu'il était nécessaire,
— A cette heure où, sentant se réveiller en eux
Leurs appétits rivaux et leurs instincts haineux,
Les hommes des deux camps, haut monde et populace,
Prétendent par le fer se disputer la place ;
A cette heure où mon pied qui foule le pavé
Pourrait glisser encor dans le sang mal lavé,
Où les assassinats, les vols, les sacrilèges
Viennent de cimenter tous les vieux privilèges
Et de rendre encor plus intense et plus fougueux
L'égoïsme du riche et la rage du gueux, —
J'ai cru, dis-je, j'ai cru qu'il pouvait être utile,
Au milieu des écrits que la haine distille,
Des cris injurieux et des mots provocants
Que se jettent de part et d'autre les deux camps,

De publier, parmi la fureur générale,
Un livre familier, sans phrases, sans morale,
Sans politique aucune, et tout d'apaisement,
Qui dirait à l'heureux du monde, simplement,
Que ce peuple qu'il voit passer sous sa fenêtre,
Ce peuple qu'il méprise et ne veut pas connaître,
Conserve plus d'un bon sentiment ignoré;
Et qui dirait encore au pauvre, à l'égaré,
Que, dans l'adversité, le meilleur, le plus digne,
Le plus grand, est toujours celui qui se résigne;
Qui dirait tout cela sans trop en avoir l'air,
Par de simples récits, dans un langage clair
Et qui dégageraient une bonne atmosphère.
— Ce livre, j'ai tenté seulement de le faire,
Et je l'ai bien mal fait, puisqu'on n'a pas compris.
Comme ceux dont il parle, au milieu du mépris,
Sa bonne intention sans doute ira s'éteindre;
Et tout ce qu'il voulait faire aimer, faire plaindre,
Rentrera pour toujours dans son obscurité
Comme l'humble rêveur qui l'a si mal chanté.

Mars 1872.



A Noël Gallois

Sur son volume de Poésies : *Dessins et Croquis*.

D'UN charme trop puissant la cadence m'enivre,
Et j'aime trop les vers pour juger ceux d'autrui.
A quoi vous servirait d'ailleurs mon faible appui ?
Je ne veux donc louer ni blâmer votre livre.

Il a droit cependant de paraître et de vivre,
Et je puis aux lecteurs dire dès aujourd'hui
Que c'est l'amour du bien que l'on respire en lui,
Qu'il montre un droit chemin et qu'ils peuvent le suivre.

Les gens de charité, les gens de dévouement,
Qui font tout leur devoir, sans phrases, simplement,
Ce sont d'abord ceux-là qu'il exalte et qu'il nomme.

Un profond sentiment l'inspire : la pitié;
Et c'est en me sentant naître au cœur l'amitié
Que j'ai lu jusqu'au bout cette œuvre d'honnête homme.

1879.



A Jocelyn Bargoin

Sonnet-Préface de *Soirs d'Hiver*

UNE préface ? Soit. Elle sera rimée.
Comme un preux d'autrefois content d'un écuyer,
Je vous frappe l'épaule et vous fais chevalier,
Et vous relève avec l'étreinte accoutumée.

Vos parrains ont pour noms Gautier et Mérimée ;
Mais ces maîtres seraient fiers de leur écolier
Et vous conseilleraient aussi de publier,
Dans un livre mignon, votre prose imprimée.

Tous ceux qui le liront, ce livre bigarré
De tendresse et d'humour, ami, me sauront gré
De vous dire aujourd'hui : « Vous êtes hors des pages, »

Surtout en y trouvant, aux endroits que je sais,
Ces mots vraiment émus, bien francs et bien français,
Comme on trouve une fleur gardée entre deux pages.

Paris, octobre 1874.



Je l'ai lu, ce futur volume...

JE l'ai lu, ce futur volume,
Et parfois même il m'a semblé
Distinguer les mots où la plume
Avec le cœur avait tremblé.

Attristé jusqu'au fond de l'âme,
J'ai songé, tout en l'achevant,
Combien sont doux les yeux de femme
Qui pleurèrent en l'écrivant,

Combien divine la nature
Qui dut supporter tous ces maux,
Et combien pénétrante et pure
La voix qui rythma ces sanglots!

Celle qui fit ce reliquaire
A des rêves, hélas! défunts,
Dans son pauvre cœur n'a plus guère
Qu'une douleur et des parfums.

Et cette poésie exquise
Pleine d'un accent tendre et fier,
On sent qu'elle ne l'a conquise
Que par son désespoir d'hier.

Comment, à présent, changerai-je
Un mot, un seul, à votre chant?
On ne marche pas sur la neige.
Je gâterais, en retouchant.

Mais nous pourrons relire ensemble
Ces beaux vers qui me sont sacrés.
Je dirai tout bas : « Il me semble...
Peut-être... » et vous corrigerez.

Car aucune main étrangère,
Poète aux chères visions,
Ne saurait être assez légère
Pour toucher à vos papillons.



A Émile Mariotte

Sur son volume de Poésies : *Les Déchirements*

LES hommes, qui sont tous plus ou moins malheureux,
N'ont pour les pleurs rythmés qu'une pitié distraite.
Ta plainte est éloquente et la leur est muette.
Leur orgueil n'aime pas qu'on gémissé pour eux.

Oui, plus d'un doutera de tes tourments affreux,
Devant ton noir chagrin détournera la tête,
Dira : « Larmes d'enfant ! Désespoir de poète ! »
Et laissera tomber ton livre douloureux.

Du moins, ô pauvre ami foudroyé dans l'orage,
Qui souffres et combats avec tant de courage,
Je veux, comme un témoin, paraître à ton côté

Et dire à tous, devant ton œuvre triste et pure,
En me portant garant de ta sincérité :
« Vous entendez le cri, moi j'ai vu la blessure ! »

14 mai 1886.



Aux Moliéristes

A Georges Monval.

Vous savez ce que fut cet homme de génie!
Un jour, il sort du peuple, il s'instruit par hasard;
Mais, pour avoir foulé la scène et mis du fard,
Son père le maudit et son sang le renie.

Il triomphe; un roi l'aime. — Oui, mais la calomnie
Le frappe en plein honneur de son lâche poignard;
Et, quand il meurt, victime et martyr de son art,
On l'enterre en un coin, avec ignominie.

Sa gloire maintenant plane sur l'univers.
C'est le plus grand Français, et sa prose et ses vers,
Connus du monde entier, le font penser et rire ;

Et vous, dévots du dieu, si vous trouviez demain
Deux lignes seulement écrites de sa main,
Vous seriez honorés par quiconque sait lire.

Avril 1879.



La Mort du Poète

SA lyre pour l'adieu déchirant a gémi;
Il repose, un rameau de laurier sur sa couche,
Et semble en sa pâleur le poète endormi
Qu'une reine de France a baisé sur la bouche.

Il n'est plus, l'enchanteur, et le froid de la mort
Habite sous son crâne où bouillait la Pensée,
Et son cœur que l'amour a fait battre si fort
Ne soulèvera plus sa poitrine glacée.

Ses lèvres, qui laissaient tomber de si doux vers,
Sont closes; et jamais vos beautés éternelles,
O femmes, ciel d'azur, flots vermeils, coteaux verts,
N'auront plus pour miroirs ses profondes prunelles.

Vierges, versez des pleurs! Tonne, *Dics iræ!*
Car c'est un jour de deuil pour la terre inquiète
Quand du manteau des nuits tombe un astre éploré,
Lorsque s'enfuit au ciel une âme de poète.



A la Mémoire de Corot

LORSQUE le printemps, cette année,
Revint sur les ailes d'avril,
La campagne fut étonnée
Et songea : « Que me manque-t-il ? »

En s'ouvrant, la première rose,
Quand vint s'y poser le bourdon,
Dit, triste, à l'insecte morose :
« Ce mois de mai, qu'avons-nous donc ? »

Les bleuets et les campanules
Furent moins joyeux, cette fois.
Les rossignols, aux crépuscules,
Eurent des sanglots dans la voix.

Les aubépins que le vent frôle
Jetèrent moins gaîment leurs fleurs;
Les bois soupirèrent; le saule
Sembla verser bien plus de pleurs;

Après une halte plus prompte,
L'oiseau s'envola des lilas.
Tout enfin semblait avoir honte
De sa joie et disait : « Hélas ! »

— Hélas ! si la campagne est prise
De ce mystérieux souci,
C'est qu'un bonhomme en blouse grise
Ne revient plus, ce printemps-ci.

Oui, c'est sans doute qu'elle pense
Que Corot, que son vieil ami,
Pour faire une aussi longue absence,
Doit être à jamais endormi ;

C'est qu'à la ville, bien loin d'elle,
Nous avons cloué ce cercueil,
Et que de son amant fidèle
La nature a droit d'être en deuil.

1875.



A Édouard Plouvier*

N'ÊTES-VOUS pas émus quand, dans le ciel d'été,
Vous voyez tout à coup une étoile qui tombe ?
N'êtes-vous pas émus, quand, pour l'éternité,
Sur un poète aimé se referme la tombe ?

Car n'est-ce pas toujours un flambeau qui s'éteint
Et qui ne guide plus notre marche inquiète ?
Notre cœur n'est-il pas également atteint
Par la chute d'un astre et la mort d'un poète ?

* François Coppée avait écrit ces strophes pour les réciter à l'inauguration d'un buste que l'on voulait dresser à Édouard Plouvier, mort le 12 novembre 1876, dans Arras, sa ville natale. Mais ce projet n'eut pas de suite : le buste ne fut pas commandé, et les vers de Coppée restèrent dans leur tiroir. — J. M.

Plouvier!... Jamais, hélas! le hasard des chemins
N'avait mis devant moi ce doux et pur artiste.
Nous n'avions pas serré nos fraternelles mains;
Mais, le jour où j'appris sa fin, mon cœur fut triste.

Car, si de son labeur le poète est payé
Dans la vie éternelle, — on dit qu'elle est meilleure, —
Je savais qu'ici-bas, ayant bien travaillé,
Sombre et sans récompense, il partait avant l'heure.

Cependant il avait longtemps, avec effort,
Labouré, pour avoir cette récolte amère,
Lutté contre les flots, sans atterrir au port,
Et, sans toucher le but, chevauché la chimère.

Le peuple des faubourgs savait par cœur ses chants,
Et ses contes berçaient l'enfance avec tendresse;
A ses drames émus, terribles ou touchants,
La foule avait battu des mains, pleine d'ivresse.

Et voilà qu'il mourait, pauvre et presque oublié!
Mais sa ville natale enfin lui rend justice,
Et moi je viens, tout fier de l'honneur octroyé,
Afin que sa mémoire en mes vers retentisse.

Et toi, vieille cité dont on trouve le nom
Dans les plus glorieux feuillets de notre histoire,
Toi qui vis l'Armagnac s'unir au Bourguignon,
Avant que de chasser l'Anglais du territoire,

Arras aux nobles murs, où les plus triomphants
Sont venus se briser, depuis Louis le Juste,
Oui, tu fais bien, à l'un de tes meilleurs enfants,
De donner ce laurier et de dresser ce buste.

Car, s'il ne faut jamais prostituer l'airain,
Si l'idole d'hier est souvent abattue,
Le poète survit dans son marbre serein,
Et sa gloire est un bon ciment pour sa statue.



Pour Élise Duguéret

Poésie dite à la représentation donnée à l'Odéon au bénéfice d'Élise Duguéret,

le 11 mai 1893.

P
OUR nous tous en qui l'Art a mis son étincelle,
Le succès est souvent fragile et dure peu;
Mais, vraiment, le Destin fut féroce pour celle
Qui, dans quelques instants, vous fera son adieu.

Comme une autre, elle était ardente et courageuse;
Mais jamais le bonheur ne la prit par la main.
Et voici qu'elle atteint, la pâle voyageuse,
Lasse et les pieds en sang, le terme du chemin.

Fièrè, elle va, mais triste à donner froid dans l'âme ;
Et, dans la morne foule où nous la coudoyons,
Nous sommes étonnés que cette pauvre femme
Garde un pli de peplum, encor, dans ses haillons.

On fut l'artiste, hélas ! l'héroïne hautaine
Du drame ; on eut un nom, pour quelques soirs, vanté.
Et puis cela finit comme dans La Fontaine,
Et la cigale a faim, qui chanta tout l'été.

Vers quelque mort affreuse, ainsi, sombre et chagrine,
Elle allait, quand le sort plaça devant ses pas
Une femme au grand cœur, la bonne Séverine,
Qui, d'abord, a crié : « Cela ne se peut pas. »

Vite, elle a recueilli la mourante cigale
Dans la tiède chaleur de sa douce amitié.
Et nous tous, accourus à sa voix musicale,
Nous joignons notre effort sincère à sa pitié.

Grands et petits, obscurs ou fameux, tous, en masse,
Pour faire un peu de bien, nous nous réunissons.
— Chanteuse, j'ai ma voix. — Bouffon, j'ai ma grimace.
Nous voici tous ! Voici nos vers et nos chansons !

Quant à la récompense, oh ! que chacun l'obtienne !
Elle sera, pour nous, dans cette fête d'art,
Les larmes de bonheur que la tragédienne,
En vous disant : Merci ! répandra sur son fard.



IV



A un Comédien

PARCE qu'un philistin, tartuffe sermonneur,
A d'un salon guindé pu te faire proscrire,
Est-ce vrai, grand bouffon? ton brave et large rire
Éclaterait ce soir avec moins de bonheur?

Laisse donc. Le mépris des sots te fait honneur.
Reste dans ton théâtre où c'est l'art qu'on respire.
Ici le pâle Hamlet, au nom du vieux Shakspeare,
T'offre la bienvenue au manoir d'Elseneur.

Sois fier du préjugé qui t'écarte du monde ;
Pour lui jeter de haut la vérité féconde,
Reste sur tes tréteaux, volontaire exilé.

Ton art, comme la foi, doit planer sur la foule ;
Artiste, accepte-le jusqu'au martyre, et foule
Ces planches où le sang de Molière a coulé.



A un Poète

ILS disent ta jeunesse et ta verve épuisées,
Ces pédants! Lance donc, ami, par leurs museaux,
Tes vers éclos d'hier, ainsi que des oiseaux
Qui chantent en foulant leurs coquilles brisées.

Comme, aux fêtes des rois, un bouquet de fusées
Monte dans le ciel noir, réfléchi par les eaux,
Laisse éclater ton livre, et force tous ces sots
Pour ce feu d'artifice à se mettre aux croisées.

Feu des deux bords! Au nez des philistins divers
Continue à jeter largement les beaux vers,
Et méprise d'ailleurs le succès et la vogue.

Enfant royal, prodigue à pleins poings ton trésor,
Et fais comme Tourville au combat de la Hogue,
Qui tirait à mitraille avec des louis d'or.

1^{er} janvier 1875.



Écrit sur l'Exemplaire des *Jacobites*
donné à Mademoiselle Weber

Vous êtes arrivée au sommet d'un coup d'aile,
Brune enfant au regard de sauvage hirondelle;
Recueillez les lauriers et les bravos offerts.
Un poète vous a devinée et choisie;
Servez l'art noble et pur, servez la poésie,
Des vers, encor, toujours, dites-nous de beaux vers!

1885.



A la Mémoire de Joséphin Soulyary

L'ART ne peut garder son trésor.
La statue en marbre? On la casse.
Le tableau? La couleur en passe
Et prend des tons de vieux décor.

Vénus est sur le socle encor,
Mais sans bras, un chancre à la face.
Joconde verdit et s'efface,
Au Louvre, dans son cadre d'or.

N'est-il point d'ouvrage qui dure ?
Si, ce camée en pierre dure,
Cette médaille en argent fin.

Quand moisira tel long poème,
Sois tranquille, on lira quand même
Tes sonnets, maître Joséphin.



A Paul Musurus

qui a bien tort de ne pas publier ses Sonnets

I

JE ne dis plus, comme au collègue,
Quando te aspiciam, o rus?
Mais quand donc, imprimés, verrai-je
Les beaux vers de Paul Musurus?

II

Excellent ami que vous êtes,
Sonneur de purs et beaux sonnets,
En bons cœurs comme en bons poètes
Sachez bien que je me connais.

Mai 1902.



Ballade

pour défendre la doctrine des Poètes Parnassiens

MON esthétique, la voici.
Les bons maîtres, je les honore.
Qu'un art nouveau se lève aussi,
Je saluerai le météore.
Pourtant, dans les vers — que j'adore —
Je veux, criminel endurci,
Rythme franc et rime sonore.
Les vieux Parnassiens sont ainsi.

Rimbaud*, fumiste réussi,
Dans un sonnet que je déplore,
Veut que les lettres O E I
Forment le drapeau tricolore.
En vain le Décadent pérore.
Il faut, sans « mais », ni « car », ni « si »,
Un style clair comme l'aurore.
Les vieux Parnassiens sont ainsi.

Certains « jeunes » de ce temps-ci
Me voudraient voir — point ne l'ignore —
Tressant des chaussons à Poissy
Ou mis en bière avec du chlore,
Pour les vérités que j'arbore.
Mais je proteste, Dieu merci!
Et j'offre aux fous mon ellébore.
Les vieux Parnassiens sont ainsi.

* Il s'agit ici d'Arthur Rimbaud, un des précurseurs des écoles « décadente » et symboliste, l'auteur du fameux *Sonnet des Voyelles*, qui attribuait une couleur aux voyelles et commençait ainsi :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles...

ENVOI

Le Symbolisme nous dévore,
Prince. N'en ayez point souci.
Il est des poètes encore.
Les vieux Parnassiens sont ainsi.

Janvier 1892.



Rondeau

SON or rend-il gai l'homme riche ?
Certes, les huîtres en bourriche
Le haut sauterne et les pois verts
Lui font mieux passer les hivers
Qu'un pauvre aveugle sans caniche.

Moi, le sort m'a fait cette niche
De me trop mesurer la miche ;
Mais, quelquefois, je trouve un vers
Sonore.

Faire un whist à vingt francs la fiche
Me paraît un bonheur postiche,
Et je vois les Rothschild divers
Sans les regarder de travers;
Car lequel d'un bon hémistiche
S'honore?



V



Je bois à la Jeunesse*...

JE suis un « pompier », soit, mais ne suis pas pompeux.
Chacun la sienne ! Il faut que je chante à la fête.
« Ce que je veux ! » claironne un coq à rouge crête ;
L'ancien coq enrôlé répond : « Ce que je peux ! »

Jeunes cadets, merci d'être bons pour un vieux !
Car c'est une heure triste, allez, où le poète,
A l'œuvre qu'il rêva comparant l'œuvre faite,
Se console en songeant qu'il a fait de son mieux.

* Sonnet dit par François Coppée au troisième banquet de la *Plume*.

Selon Ronsard, versons quelques fleurs dans nos verres.
Mélons-y, mes amis, vos fraîches primevères
Et mes pâles soucis de l'arrière-saison.

Je n'ai pas trop vieilli, puisque j'admire encore
Les vers que le soleil des vingt ans fait éclore...
Je bois à la Jeunesse; elle a toujours raison!



A Mademoiselle Bartet

MON avril et sa primevère
Sont loin. Je suis vieux, je me tais.
Adieu les vers où je chantais
L'amour qui fut ma grande affaire.

J'ai mis dans un oubli sévère
Ces rimes du temps où j'aimais,
Et je ne les lis plus jamais.
Fleurs d'herbier ! Papillons sous verre !

Mais, Bartet, votre exquise voix
Leur rend le charme d'autrefois.
Mon cœur s'émeut à vous entendre.

Les papillons sont palpitants,
Les fleurs donnent un parfum tendre ;
Et j'ai mon arrière-printemps.

5 septembre 1895.



A mes jeunes Camarades,
aux équipiers du Club nautique de Chatou

JADIS, la Seine était verte et pure à Saint-Ouen,
Et, dans cette banlieue aujourd'hui sale et rêche,
J'ai canoté, j'ai même essayé de la pêche.
Le lieu semblait alors champêtre. Que c'est loin!

On dînait là. Le beurre, au cabaret du coin,
Était rance, et le vin fait de bois de campêche.
Mais les charmants retours, sur l'eau, dans la nuit fraîche,
Quand, sur les prés fauchés, flottait l'odeur du foin!

Oh ! quels vieux souvenirs et comme le temps marche !
Pourtant je vois encor le couchant, sous une arche,
Refléter ses rubis dans les flots miroitants.

Amis, embarquez-moi sur vos bateaux à voiles,
Par un beau soir, à l'heure où naissent les étoiles,
Afin que je revive un peu de mes vingt ans.

Novembre 1903.



Ultima Verba*

BIEN que râclant encor de la guitare,
J'ai la moitié d'un siècle, c'est bien clair.
Je tousse trop, cela tourne au catarrhe,
Et suis, hélas ! lorsque revient l'hiver,

* Ce « testament » à l'instar de Villon, malheureusement inachevé, a été commencé par François Coppée en 1892. Il était alors très préoccupé déjà de la question religieuse, mais n'avait pas encore trouvé, aux interrogations angoissées qu'il se posait, la réponse définitive qu'il devait obtenir cinq ans plus tard, dans le retour aux pratiques de son enfance ; comme on le voit dans ce fragment, il avait même complètement perdu de vue la doctrine catholique ; — ce qui donne d'ailleurs à sa conversion ultérieure d'autant plus d'intérêt et de prix. — J. M.

A la merci du moindre courant d'air.
Plus d'une place en ma bouche est vacante.
Je m'alourdis; ma halte est plus fréquente,
Lorsque je fais les chemins coutumiers.
Et la jeunesse à cinquante ans — cinquante! —
C'est seulement pour les jeunes-premiers.

L'âge m'est dur, bien que je m'y résigne.
Je blanchis peu, ce qui n'est point normal.
Des cheveux gris peut-être suis-je indigne?
En moi pourtant s'affaiblit l'animal.
Je m'endors tard et je digère mal.
J'ai bien toujours une petite amie,
Mais c'est avec beaucoup d'économie
Que je lui prouve encor mon sentiment.
Je me sens vieux, même à l'Académie.
Si je faisais un peu mon testament.

On n'en meurt pas. Et puis, la mort? J'y pense
D'un ferme cœur et sans jamais frémir.

C'est le repos et c'est la récompense
Du malheureux fatigué de gémir.
Hamlet a bien raison : « Mourir ! Dormir ! »
Le bonheur même à la fin nous dégoûte.
Des jeunes gens tombés à moitié route,
Les Grecs disaient : « Ils sont aimés des Dieux ! »
Quant au terrible au-delà qu'on redoute,
J'en suis certain, ce n'est rien ou c'est mieux.

Si ce n'est rien, tout est dit. Mais j'espère
En ce Dieu bon, que, priant à deux mains,
Petit enfant, j'appelais : « Notre Père ! »
Il doit donner de meilleurs lendemains
Au triste sort subi par les humains.
Je ne sais pas si la mort les délivre,
Mais aucun d'eux ne demandait à vivre ;
C'est dans les pleurs que tous ont vu le jour ;
Et, dans l'étroit sentier qu'il leur faut suivre,
Que trouvent-ils de bon qu'un peu d'amour ?

Il est couvert d'impénétrables voiles,
Le grand mystère entrevu, chaque soir,
Dans l'effrayant abîme plein d'étoiles.
Nul ne sait rien, nul ne peut rien savoir.
Mais, malgré tout, je m'obstine à l'espoir.
Quant à l'effroi d'un éternel supplice,
Qu'un front chargé de génie en pâlisce
Et qu'un Pascal — j'y songe avec stupeur —
Craignant l'Enfer, meure sous le cilice,
C'est trop absurde, et je n'en ai pas peur.

Non, de révolte, au contraire, je vibre.
Pour mériter un pareil châtement,
L'homme est-il donc coupable? Il n'est pas libre.
Car ses instincts et son tempérament
Le font esclave; et le dogme nous ment.
Le Jéhovah qui brûle les Sodomes
Est responsable autant que nous le sommes,
Si notre crime est, d'abord, d'être nés;
Devant un Dieu juste et bon, tous les hommes
Sont innocents ou, du moins, pardonnés.

J'espère en Dieu, je me moque du Diable.
Devant la Mort debout dans mes rideaux,
Tout au rebours du pauvre de la fable,
Je la prierai de décharger mon dos
Du poids des ans et de tant de fardeaux.
Dans peu de jours, demain, ce soir, — qu'importe? —
Son maigre doigt peut frapper à ma porte;
Ma malle est faite et je suis préparé.
Donc, pour un bon testament, qu'on m'apporte
De l'encre fraîche et du papier timbré.

Réglons d'abord mon convoi. Je souhaite
Qu'on le remarque à peine en son parcours.
Car je n'eus pas d'orgueil, quoique poète.
Donc, mes amis, ni soldats ni tambours.
Nul apparat. Surtout point de discours.
Point d'orateur prenant le ton d'un prône
Et pleurnichant à froid — comme on rit jaune.
Si Maria vient me voir enterrer,
Tous ces vains mots — je sais ce qu'en vaut l'aune —
M'empêcheraient de l'entendre pleurer.

Mais, dans la glaise avant que je m'enlize
Sous un tombeau bien scellé de béton,
Menez, amis, mon cercueil à l'église.
N'y pas aller est de trop mauvais ton;
Et puis, qui sait? peut-être y priera-t-on?
Comme il est dur de croire décevante
Une prière ingénue et fervente!
Si jusqu'au Ciel tout de même elle allait?...
Il me plaira que ma vieille servante
Pour mon repos dise son chapelet.

.
.



Sur son Portrait à l'âge de vingt-cinq ans

JEUNE front caressé par un rayon de gloire,
Tel il fut. C'est l'auteur acclamé du *Passant*.
Malade, infirme et vieux, tel il est à présent.
Que c'est loin, cette aurore, et voici la nuit noire!

Pourtant ils restent chers à plus d'une mémoire,
Le gentil Zanetto, qu'enivre Avril naissant,
Et Silvia, devant tant de charme innocent,
Sur son désir pervers remportant la victoire.

Déjà quarante fois avril a reverdi,
Poète, et ton *Passant* est encore applaudi.
Peut-être, avec ton nom, l'œuvre durera-t-elle?

— Démon des écrivains, arrière, vanité!
Qu'ils sonnent faux, les mots « gloire » et « postérité »,
Pour le croyant qui songe à la vie éternelle!

4 avril 1908.



TABLE



TABLE

PREMIÈRE PARTIE

I

La Ruine	5
Le Passant	12
A Madame la Princesse Mathilde	15
A Madame la Baronne de Poilly	17
Aux Italiens, à Victor-Emmanuel	19
A deux Iles	23
Hymne à la Paix	25

Le Siége de Paris.	28
I. Approvisionnements.	28
II. Voitures d'Ambulance.	31
III. En Faction.	35
IV. Tableau de Bivouac.	37
Le Pêcheur	40
Les Perroquets du Jardin des Plantes.	42
Sous les Toits	44
Premières Larmes.	46
La Partie de Canot	48
Au Théâtre	56

II

L'Armure	65
Sur la <i>Vestale</i> d'Aizelin	68
Ronde d'Enfants aux Tuileries	70
La Tour géante	74
L'Aube tricolore	76
Ballade à Vigeant.	78
A Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice de Russie.	81
Pour les Russes	84
Aux Ambulancières de la Croix-Rouge.	89
Pour la Fête donnée au Bénéfice des « Victimes du Devoir »	91

DEUXIÈME PARTIE

I

A Mademoiselle Annette Baudrit	97
A Mademoiselle Anna Travers	100
Pour Jeanne Lemerre le jour de son mariage	102
Pour Aloys Blondel.	104
Portrait de M ^{lle} Sabine Carolus Duran, par son père	106
En Hiver	108
Chose vue sur le grand chemin	110

II

Marie-Bleue	115
A deux Sœurs	117
Adieux aux Eaux-Bonnes.	119
Vous désirez donc...	121
A une jeune Marseillaise.	123
A Mademoiselle Jane Sabatery	124
Aux Français d'Alger	126
Aux Félibres qui m'ont salué de leurs vers pendant mon séjour en Provence.	130
A Monsieur Évelart.	132
A Madame la Baronne de Poilly.	134

Écrit sur l'Éventail de la Princesse Lætitia	137
Écrit sur l'Album des Chats d'Henriette Ronner	139

III

Allons, Poète, il faut en prendre ton parti!...	143
A Noël Gallois.	147
A Jocelyn Bargoin	149
Je l'ai lu, ce futur volume...	151
A Émile Mariotte.	154
Aux Moliéristes.	156
La Mort du Poète.	158
A la Mémoire de Corot	160
A Édouard Plouvier.	163
Pour Élise Duguéret	166

IV

A un Comédien	171
A un Poète.	173
Écrit sur l'exemplaire des <i>Jacobites</i> donné à Mademoiselle Weber.	175
A la Mémoire de Joséphin Souлары	176
A Paul Musurus qui a bien tort de ne pas publier ses Sonnets	178
Ballade pour défendre la doctrine des Poètes Parnassiens.	180
Rondeau	183

V

Je bois à la Jeunesse	187
A Mademoiselle Bartet	189
A mes jeunes Camarades, aux équipiers du Club nautique de Chatou	191
Ultima Verba	193
Sur son Portrait à l'âge de vingt-cinq ans.	199



Achevé d'imprimer

le dix-huit mars mil neuf cent onze

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

I. — 5168.

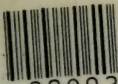
11.10



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

16 10 72



a39003



002245818b

CE PQ 2211

.C3S6 1911

COO COPPEE, FRAN SONNETS INTI

ACC# 1221285

